

### XIII

*Le froid de la vraie vieillesse. — Le geste manqué. — La solitude sans recours. — L'identité de soi-même avec soi-même. — Le chant du dernier merle d'Auteuil. — Le jardin de la mairie à Bordeaux. — Un faussaire de sept ans. — Les pieds gonflés d'engelures. — La chambre de maman. — Le nid indéfiniment reconstitué. — Le printemps presque toujours manqué. — La déception de Malagar. — La dernière rencontre avec maman. — Pierre qui ne reviendra plus. — Le signe de Marcel Proust. — Les oraisons latines. — La Première Communion. — La Semaine Sainte. — La liturgie ne m'aide plus. — Le Pain vivant. — Le vrai surréalisme.*

**L**E froid de la vraie vieillesse, disais-je. De très petites choses prennent quelquefois une signification qui nous frappe. Comme je tendais la main à un confrère, l'autre jeudi, avant la séance, je me souvins que je l'avais déjà salué un instant plus tôt, et m'en excusai. Mais ce qui me rendit attentif à mon étourderie, ce fut le bref regard inquiet que ce confrère arrêta sur moi et qui signifiait : « Est-ce que, par hasard... »

Ce n'est pas ce qui chagrine le moins, à ce dernier tournant de l'âge, que les gens s'attendent au pire à chaque instant, en ce qui nous concerne ; ils sont prêts à tout croire et ils y sont d'avance résignés — si quelques-uns ne le souhaitent pas obscurément, avec ce goût du malheur

des autres que les hommes ne s'avouent pas, mais qu'ils ressentent malgré eux.

Si votre main tremble en reposant sur la table une tasse de café, ce tremblement est enregistré. Il ne servirait à rien de rappeler que notre jeune main tremblait aussi quelquefois. Les gens hocheraient la tête : « Cause toujours, mon bonhomme ! » Ce dont il faut se garder, si dévots que nous soyons, c'est de nous mettre à genoux dans un lieu public si nous ne disposons pas d'un appui pour nous relever. Les vieilles jambes qui font encore si bravement leur service sur une route ont perdu le beau pouvoir qui nous faisait nous relever d'un bond.

Tous ces menus signes composent un diagnostic diffus dont nous sommes comme enveloppés et qui nous attriste. Le désir que nous avons de le fuir entre pour beaucoup dans notre humeur devenue un peu farouche et dans ce goût de la solitude qui chaque jour plus ressemble à une passion. Il n'est pas jusqu'aux louanges données à notre bonne mine qui ne nous accablent. Le complimenteur sait bien qu'il n'est pas cru et le complimenté ne fait pas semblant d'être dupe. On se récrie sur la tournure si jeune d'un vieil homme, alors qu'il ne viendrait à l'esprit de personne de vouloir persuader un bossu que son dos est plus plat qu'il n'y paraît.

Tels que nous voilà pourtant, la porte de notre chambre refermée, nous ne sommes plus vus, c'est-à-dire plus interprétés. Tels que nous voilà, tels que nous fûmes toujours. Car de ceci nous sommes certains, nous qui nous connaissons du dedans : nous ne différons en rien, à cette heure du déclin de l'être qui se manifestait au-dehors par un regard brillant et dont une mèche noire ombrageait le front. Mais nous détenions alors ce passeport qui légitime partout une jeune présence. Ce n'est pas qu'aujourd'hui on vous demande vos papiers. Ce n'est pas la peine : on sait que vous êtes un étranger, rien qu'à vous voir, puisque vous êtes vieux — un étranger venu d'un autre monde, plein des souvenirs d'un voyage que nul n'a envie de

connaître. Le langage même est autre et surtout le mouvement de la vie : un vieux cœur a beau ne pas battre plus lentement qu'un jeune cœur, le désaccord profond tient à une opposition de rythme. Et même si, comme il arrive parfois, un être jeune vient à nous, ce qui sépare une vieille vie d'une jeune vie ne se franchit pas : aucune passerelle (sinon provisoire, sinon d'un instant) entre cette agitation et cette immobilité.

Mais je reviens à mon propos : dans la chambre où le revoilà seul, où il n'est vu que de lui-même et de Dieu, le vieil homme s'enchantait sombrement d'une certitude dont il ne cherche à convaincre personne (et d'ailleurs il n'y a personne), c'est qu'il n'est pas devenu un autre. O permanence de l'âme ! Identité de soi-même avec soi-même, de tout temps et à jamais ! Ni « diminué » comme le craignait peut-être ce confrère qu'il avait salué une fois de trop, ni « accru » d'ailleurs. A quoi bon parler d'un perfectionnement de l'âme liée à un corps affaibli et désarmé ? Le vieil homme, s'il est chrétien, sait ce que vaut l'aune de sa piété : le Dieu qu'il reçoit ressemble à ce pauvre qui venait chez nous, le soir, quand j'étais enfant, pour chercher les restes. Dieu en nous est nourri des restes du monde : c'est cela la religion du vieillard. Il n'y a de grand dans cet ordre qu'un jeune être qui quitte tout avant que rien ne l'ait quitté. Je me suis dit souvent du prêtre le plus médiocre, qu'il y eut à coup sûr un moment de sa jeune vie où il eut part à cette grandeur, et qu'il sera jugé sur ce moment-là.

Ni diminué, ni déchu, ni enrichi : pareil, voilà comme le vieil homme se voit. Qu'on ne lui parle pas des acquisitions de la vie : le peu que nous avons retenu de ce qui a afflué en nous durant tant d'années, ce n'est pas croyable. Les faits sont brouillés ou oubliés... Mais que dire des idées ? Cinquante ans de lectures, qu'en reste-t-il ? A ceux qui comme André Gide gardèrent jusqu'à la fin un souci maniaque (et admirable) d'information et de culture, j'avais envie de dire : « Ne voyez-vous pas que vous êtes

poreux et que la vieille cruche fêlée ne retient rien ? » La vie nous aura traversés sans nous enrichir ni nous appauvrir. Et nous revoilà tels que nous fûmes au départ : le même rocher intact, que la vague a recouvert et qu'elle découvre.

C'est de cette identité de lui-même avec lui-même qu'un vieil homme s'enchanté quand il est seul dans sa chambre. Il est toujours cet homme, toujours ce jeune homme, toujours cet adolescent — il est toujours cet enfant. Si étrangers qu'ils apparaissent l'un à l'autre, ils sont tous également moi-même et se confondent en moi jusqu'à ne plus avoir de visages distincts. Sauf l'enfant. Bergamin me disait l'autre jour que notre enfance marche plus lentement que nous, de sorte qu'elle ne nous rejoint qu'au déclin de la vie. Alors elle avance du même pas que le vieillard, et lui tient la main, comme pour traverser une dernière rue... Cet enfant que je pourrais traiter aussi durement que le Sartre d'aujourd'hui traite le petit Jean-Paul dans *Les Mots*. Mais ce ne serait pas juste. Et l'enfant Sartre était à coup sûr un autre que le petit monstre contre lequel il s'acharne. Il y avait dans cet enfant, ni plus ni moins, tout ce qui a rendu Sartre cher à beaucoup d'êtres...

★★

J'ai entendu chanter un merle ce matin. Il ne reste plus guère de jardins dans le quartier, et je ne sais trop comment ce merle s'en tire. Il s'en tire à notre manière. Il s'adapte à ce que le destin lui impose, comme nous faisons, comme nous avons toujours fait et comme nous ferons jusqu'au « consummatum est » sur quoi finit toute vie.

Le chant du merle, dans ce matin neigeux et noir, je l'écoute « de tout temps à jamais ». Il chante dans ma mémoire, il appartient à la fois au présent et au révolu. Je le distingue mal de ce qu'apporte la vague qui bat sans

fin ma pensée, cette marée venue du fond de ma vie et qui dépose à mes pieds des êtres oubliés, non toujours les fameux et les illustres : ce n'est pas Barrès ou Bourget que je revois ce matin, ni Marcel Proust ni Raymond Poincaré, mais la marchande de petits pains du jardin de la mairie, à Bordeaux, où j'allais quand j'avais cinq ans. Elle s'appelait M<sup>me</sup> Angely, et je ne la sépare pas du vieux garde à la barbe fleurie, qui avait perdu un bras à la bataille de Magenta.

Je revois le tournant de l'allée, près d'un magnolia, où ce garçon de ma classe s'était moqué de moi, m'avait fait honte à cause d'un crime que j'avais commis sans savoir que ce fût un crime : désespéré d'être toujours dernier (même en lecture, alors que je lisais mieux que les autres...), j'avais essayé d'effacer la mauvaise place sur mon bulletin. J'avais mouillé mon mouchoir et frotté jusqu'à ce que le papier fût troué. Voilà ce dont j'avais été capable à sept ans, qui est l'âge de raison, me rappelait ma mère. C'était un acte si grave qu'il mène les grandes personnes au baigne.

Je me souviens de cette histoire, après soixante-dix ans, parce que le dernier merle d'Auteuil a chanté dans un jardin qui n'existe plus. Que j'étais malheureux à sept ans ! Comme j'avais peur ! Comme j'étais humilié ! Comme je souffrais... Sept ans, huit ans, ce furent mes années noires. Je n'y détenais encore aucune des armes grâce auxquelles j'aurai dominé la vie. J'étais si frêle, et il n'y en avait dans la classe que pour les enfants bouclés. Mon crâne tondu et ma paupière tombante ne plaisaient pas au maître, qui s'appelait Garouste. Il était roux, avec une mâchoire énorme, et vêtu d'une redingote tachée. Quelle peur il m'inspirait ! J'aurais été heureux du moindre mot, du moindre de ses regards... Mais il ne s'intéressait qu'à un garçon bouclé qui s'appelait Gabriel. Le péril ne venait pas seulement des maîtres. De quoi avais-je peur quand je restais enfermé aux cabinets pendant toute une récréation ? Décidément la vague de ce matin ne rapporte que

les instants d'angoisse et non ceux d'insouciance et de joie qui les avaient précédés ou suivis.

Au vrai, le jour et la nuit sur ma vie de ce temps-là, ma mère seule les dispensait : les matins étaient horribles qui m'arrachaient d'elle et qui me livraient aux terreurs de la classe et aux brutalités de la récréation, mais les soirs bénis, qui me ramenaient vers cette lampe chinoise que je revois, vers le repas, vers la lecture du *Saint-Nicolas*, tout près du feu, vers la prière récitée en commun... Hélas ! Le sommeil, dès neuf heures, me remettait sur la voie du malheur. Je me réveillerais dans la chambre glacée, à la lueur d'une bougie ou d'une lampe Pigeon. Mes pieds gonflés d'engelures ne pouvaient servir de prétexte à manquer la classe, car il eût fallu la manquer tous les jours. Les engelures imposaient à l'enfant que j'étais un supplice qui paraîtrait aujourd'hui inhumain. D'ailleurs je ne vois plus d'enfants à engelures, je ne vois plus de ces petites mains enflées et crevassées, comme celles qu'un camarade approchait de moi en me disant : « Regarde ce crapaud... »

Si un enfant pouvait être aguerri par l'éducation qu'il a reçue, j'eusse dû devenir un homme bien différent de ce que j'ai été. Mais nous naissons d'une certaine race, d'une certaine espèce : elle choisit ce qui lui est favorable dans l'éducation imposée, et élimine le reste. Ce que j'aurai cherché à rejoindre toute ma vie, c'est cette lampe chinoise et c'est ce feu dont je me rapprochais le plus possible, le tabouret sur lequel j'étais accroupi et c'est le livre interrompu d'Hetzel ou de la Bibliothèque rose... Le feu, la lecture, le silence, la paix, tout cela participait d'une certaine chambre, « la chambre de maman ». Il m'arrive d'identifier un objet que je me souviens d'y avoir vu, une chaise ou une table qui y furent immergées. Je m'étonne qu'ils n'aient rien gardé de leur séjour au fond de l'océan. Ces meubles sont pareils à tous les meubles. Moi seul je sais de quel mystère ils furent témoins.

Il me semble qu'au long de toute ma vie j'aurai essayé de rebâtir ce premier nid avec n'importe quoi : durant la

Grande Guerre, j'avais vite fait de reconstituer, dans une chambre de village ou même dans une « cagna » en plein bled, grâce à quelques livres et à quelques étoffes, l'abri de mes premiers jours — moins contre l'ennemi, bien que nous fussions sur le front d'une bataille, que contre la vie telle qu'elle est et qui est elle-même l'ennemie.

Ce premier nid que nous ne rebâtissons plus jamais... Son charme tenait à une présence réelle : dans l'ombre de ma mère, tout risque se trouvait conjuré. L'étrange était qu'il n'y eut jamais d'être plus sujet à l'angoisse que ma mère, et je le savais. Elle entretenait comme un vivier de soucis et d'inquiétudes, en tirant tantôt l'un et tantôt l'autre, et que je ne partageais pas : c'était sa part à elle. Je la voyais sombre et chargée d'éclairs, grondante comme un orage au-dessus de moi qui me sentais inexplicablement à l'abri. Je n'avais rien à craindre qu'une de ces brusques pluies que j'aimais. Cette angoisse chez ma mère devait être liée à de très petites choses et peut-être à de très graves : des histoires de propriétés et d'argent, des alertes de santé, des secrets qu'elle était seule à détenir, à quoi elle faisait parfois allusion — et sans doute aussi des scrupules qui devaient porter sur des vétilles et qu'un vieux jésuite qui s'appelait le père Rocanière avait seul le pouvoir d'apaiser.

Si j'ai passé ma vie à m'efforcer de sécréter la même coquille, un adversaire aurait beau jeu pour y discerner la vraie raison de ma foi religieuse. Il dirait que j'ai substitué à la providence visible qu'était ma mère une providence invisible d'où elle-même avait tiré la force de dominer ses angoisses. Que la foi de certains êtres, dont je suis, soit un héritage qu'il ne fut jamais question pour eux de refuser, je l'admets sans en être troublé, parce que j'ai connu beaucoup de chrétiens qui, comme Jacques Maritain, le sont devenus alors qu'ils avaient été élevés en dehors de toute croyance. Il est vrai que ma croyance à moi a fait partie d'un trésor, ou plutôt elle demeure ce qui en subsiste alors que tout le reste a été dispersé et

anéanti, en même temps que ma mère agenouillée et qui soupirait, la figure cachée dans ses deux mains.

J'écris ces choses parce que j'ai entendu, ce matin, chanter le dernier merle de notre quartier. Et pourtant je ne me souviens pas qu'il y ait jamais eu de merle dans ce quartier de Bordeaux pierreux et presque sans arbres, sauf ceux du jardin de la mairie et de la place Pey-Berland. Je ne me rappelle que les cris fous des martinets des soirs d'été, alors que, penchés au balcon, nous regardions approcher ce moment merveilleux, le lendemain de la distribution des prix, cet instant de bonheur absolu : l'omnibus du chemin de fer serait annoncé par nos cris : « Le voilà ! » Un homme herculéen, qui s'appelait Ernest, chargerait seul nos malles sur ses énormes épaules... Et que vous importe cet Ernest ? Mais pour qui donc croyez-vous que j'écrive ces choses sinon pour moi-même et pour ceux qui m'auront suivi jusqu'à ces dernières lignes ; c'est donc qu'ils aiment m'entendre marmonner, comme font les vieilles gens qui n'ont plus personne à qui parler.

★★

Ces jours avant-coureurs que le printemps délègue vers nous, au cœur de l'hiver, c'est moins leur douceur qui nous étonne qu'une certaine lumière, comme si le soleil se faisait complice d'un mensonge. Il n'y aura pas un bourgeon de plus (du moins au premier regard) lorsque dans un mois mes pas réveilleront la maison glacée, encore à demi assombrie parce que les volets n'auront pas été ouverts du côté du nord. Mais les ramures noires ne plongeront pas dans une clarté plus suave que celle qui nous a surpris ce matin.

Nous nous étonnons de demeurer sensibles aux humeurs des saisons, comme nous pourrions l'être au sourire inattendu d'une créature aimée, presque toujours amère, et qui eût passé sa vie à nous décevoir. Et il suffirait de ce sourire pour que nous nous reprenions à attendre d'elle

un bonheur... Quel bonheur ? La source en était au-dedans de nous, et pourtant il demeurerait lié à la terre, aux ombres et aux rayons, à l'agitation des branches nues, aux oiseaux — pour nous du moins, fils d'une province, accordés à une campagne dont je croyais, à vingt ans, quand je revenais vers elle, le cœur lourd, comme il est toujours à cet âge, qu'elle seule saurait me consoler.

Espérance presque toujours trompée. Le printemps « adorable » ne le fut jamais qu'au-dedans de nous, grâce à l'alchimie du souvenir et à ce qu'il parvient à faire de certains instants. Mais aucune déconvenue n'a jamais rien pu contre cette espérance en nous, qui fûmes les enfants d'une certaine race, d'une certaine famille (celle de Maurice de Guérin revenant presque moribond au Cayla, par étapes épuisantes, comme s'il eût voulu y arriver avant la mort, la gagner de vitesse). Cette espérance nous était consubstantielle : que le retour au pays suffirait à guérir toute blessure, pourvu que la saison ressemblât à une certaine image fixée en nous. Mais que de fois aurons-nous soupiré : « Le printemps est manqué cette année... » Au vrai, même réussi, et même « adorable », il s'accordait, pour l'adolescent, à un bonheur inaccessible et qui ne serait jamais atteint ; le printemps était une fête merveilleuse au milieu de laquelle il errait seul et sans avoir été invité. L'automne fut la seule saison qui ne l'ait jamais déçu : elle apportait à tout chagrin l'accompagnement nécessaire, l'éclairage qu'il fallait... Telles étaient les saisons pour les enfants romantiques attardés que nous étions.

Mais l'étrange est que le grand âge n'ait pas dissipé ce charme et qu'à mesure que j'écris ceci je me défends mal d'imaginer ce que seront dans un mois le crépuscule de l'arrivée, les contours tremblants des coteaux à travers la charmille sans feuilles. Je ne me dis pas qu'il pleuvra peut-être sur les piquets de vigne, sur les fils de fer, sur les ceps tordus et noirs, que le ciel sera bas, et terne la lumière qui seule transfigure ce pauvre paysage.

Et puis, dès le premier instant, la porte à peine poussée, mon frère mourra pour la seconde fois. Je le reperdrai. Quelqu'un de plus m'attendra sur la terrasse, mêlé à ce groupe de morts (la dernière rangée n'est presque plus visible) où ma place demeure au premier rang. Non que Pierre, mon frère, vînt souvent à Malagar. Comme il n'était libre que le soir, je craignais de le fatiguer et de l'importuner en lui demandant de faire ces cinquante kilomètres dans la nuit. J'hésitais à l'appeler, à lui annoncer mon retour. Depuis qu'il n'est plus là, j'ai appris qu'il guettait impatiemment cet appel, qu'il l'attendait, qu'il l'espérait. Mais lui aussi avait peur d'être importun.

Etrange pudeur entre frères qui peut-être tenait, du moins pour une part, à ce que la politique nous séparait, et que chacun craignait de rappeler à son frère des souvenirs attristants ou irritants. Comme nous aurons mal profité les uns des autres en ce monde ! Notre mère, à laquelle nous pensons sans cesse depuis qu'elle nous a quittés, qui est présente en nous à tous les moments de notre vie, nous ne doutions pas de faire beaucoup pour elle, quand elle ne fut plus que cette vieille femme lourde, tourmentante et tourmentée, si nous lui donnions un mois de nos vacances. Nous n'aurions pas voulu vivre avec elle, et nous le lui laissions entendre ; et si nous y avions été contraints, ce n'eût pas été sans en gémir. Maintenant, si elle revenait, comme elle revient quelquefois la nuit dans mes songes, je serais de nouveau l'enfant assis sur un tabouret tout contre sa robe, et il me semble que le jour serait trop court, que je n'épuiserais pas le simple bonheur de la regarder.

La dernière fois que je l'ai vue, rue Rolland, à Bordeaux, je parlais pour l'Espagne avec Ramon Fernandez. Elle s'inquiétait de ce voyage en auto. Je la vois encore penchée sur la rampe et me regardant descendre ; et moi je ne songeais pas à m'arrêter sur une marche, à lever la tête une fois encore.

Ce fut un voyage un peu fou. Dieu sait si nous nous

amusâmes dans ce Madrid des derniers mois de la monarchie. Au retour, je comptais aller embrasser maman, puisque je traversais Bordeaux. Mais Ramon était pressé de rentrer à Paris. Après tout, ne devais-je pas rejoindre ma mère à Malagar dans quelques semaines ? J'aurais dû pourtant être averti par une honte obscure. Je me répétais : « Nous nous reverrons bientôt à loisir ; à quoi bon ce revoir d'un instant ? » Oui, ce n'eût été qu'un instant, mais il dure en moi, avec quelques autres d'ailleurs, et il pèse lourd.

Du dernier frère qui me restait, je n'aurai guère profité non plus. Que de fois je me serai dit : « Il faudra que je pense à demander à Pierre... » Oh ! il ne s'agissait pas de choses importantes. Se rappelait-il ce trésor que nous avions caché, pour lequel nous avions inventé un nom connu de nous seuls ? C'étaient des pierres trouvées dans les Pyrénées, et aussi des agates — mais quoi d'autre ? Il s'en souvenait peut-être. Se souvenait-il d'un soir, à Paris, quand nous tournions sans fin autour de la Madeleine et que nous partagions un certain chagrin qu'il avait, comme nous aurions partagé un morceau de ce pain noir que cuisaient les métayers de notre enfance ? Cette année, quand j'entrerai dans le salon, où il y aura peut-être des jonquilles, mon premier regard sera pour la cheminée contre laquelle il s'appuyait le dernier soir.

★★

Je ne me plains pas de cet hiver qui s'attarde. Il fait froid, mais je me réjouis de ce que le printemps demeure devant moi, intact. Les quelques faux beaux jours, à la fin de février, qui firent chanter le dernier merle d'Auteuil ne sauraient entrer en compte : le printemps n'est pas encore commencé ; et je ne le goûte en paix qu'à cette heure indistincte : il n'est pas là encore, mais à la porte, et pressenti, si froid qu'il fasse, parce qu'il est d'abord lumière, ce dépouillé.

Chaque matin un peu plus tôt, je suis attentif à ce signe que Marcel Proust m'a appris à aimer, « le doigt levé du jour » entre les rideaux mal rapprochés de la fenêtre. Inutile de consulter ma montre : je sais l'heure à une minute près. « Que faites-vous alors ? » Eh bien ! il m'arrive de réciter quelques-unes des prières latines que je sais par cœur depuis l'enfance : l'*Angelus*, le *Veni Sancte Spiritus*, le *Gloria* de la messe, le *Magnificat* si je suis content (ce n'est pas tous les jours) ; le *De Profundis* si j'ai la mort dans l'âme (c'est quelquefois). Et pourquoi tout ce latin à cette heure-là précisément, et jamais qu'à cette heure-là ? Parce que, au sortir du sommeil, j'ai l'esprit trop engourdi pour inventer moi-même des paroles et pour parler au Père comme un fils doit lui parler. Alors il se confie aux antiques oraisons dans lesquelles il s'installe comme dans les vieilles voitures de gala de la cour, et elles le mènent où le roi veut qu'il aille sans qu'il ait même à y penser.

Nous les avons récitées durant toute notre enfance, ces prières, sans comprendre ce qu'elles signifiaient. Ce *Veni Sancte Spiritus* par lequel nous demandions à Dieu, avant chaque classe, d'éveiller en nous le feu de son amour, qui de nous, durant ces dix années de collège, a jamais arrêté sa pensée sur ce qu'était cet amour et ce qu'était ce feu ? Le professeur se débarrassait des versets sublimes dans un marmonnement, comme s'il avait eu honte d'être condamné à réciter ces formules.

Rien ne s'en est perdu pourtant, et le matin je monte encore dans les antiques carrosses de la cour où nous nous entassions, enfants, au début et à la fin de chaque classe, et les versets roulaient sans retenir notre attention. Le vieil homme se carre dans la vieille voiture des remises de son enfance, il regarde par la portière, il se souvient, il s'attendrit : « *Sub tuum praesidium confugimus sancta Dei genitrix...* » Que sont devenus les vieux printemps, Vierge souveraine ? Leurs *angelus* sonnent en moi... Mais ce n'est pas l'odeur du printemps qui souffle à travers les versets

de l'*Angelus*, c'est le relent fade et horrible du réfectoire, que j'aimais pourtant parce que c'était l'odeur d'une heure passée loin de l'étude, loin du tableau noir, à l'abri des questions posées à brûle-pourpoint par un maître hostile qui m'humiliait et déchaînait les rires complaisants de la classe.

Au réfectoire, je n'écoutais pas le lecteur : « *Mémoires du général Marbot, suite...* » Il y en eut pour des années, et je ne suis pas sûr d'en avoir jamais vu le bout. J'observais les pensionnaires qui s'empiffraient d'une nourriture méprisée. Je faisais la petite bouche, songeant par avance au repas du soir à la maison, presque toujours succulent. « Hé quoi ? C'est cela, pour vous, l'*Angelus* ? Il n'y a pas de quoi s'en vanter... »

Il est vrai ! Mais le *Magnificat*... Quand je monte dans ce carrosse-là, je me retrouve sur d'autres chemins. C'est que dès l'enfance chacun de ses versets avait déjà débordé d'une exultation réellement ressentie. Nous l'avions chanté, ce *Magnificat*, entrant en procession à la chapelle, le jour de notre Première Communion, entre la double haie des parents attendris, dans le parfum des lilas, tous tondu et étrillés, le corps et l'âme passés à la pierre ponce. Il avait suffi d'une nuit pour dissiper les scrupules torturants de la confession générale et pour nous ménager cette entrée en gloire au paradis du « plus beau jour de la vie ».

L'abbé nous invita à aller demander pardon à nos parents de toutes nos fautes passées et de tout le mal que nous leur ferions durant notre vie. Chacun de nous quitta sa place, à la recherche de sa famille. Ceux qui avaient perdu leur mère ou leur père (c'était mon cas) avaient droit à une ration de larmes supplémentaire. Si j'étais Jean-Paul Sartre, j'imagine ce que tout cela deviendrait, et l'horrible image que je donnerais de ce petit garçon sanglotant.

J'étais à genoux au bord de l'allée. Une main se posa sur mon crâne tondu. C'était ma grand-mère qui attendait son tour pour la communion. Cette main est encore sur

moi après soixante-huit ans. Des enfants chantaient le cantique de Gounod : « *Jusqu'à moi vous osez descendre, humilité de mon Sauveur !* » Redirai-je ce que Barrès écrivait un jour (à propos de moi, précisément) : « Il n'empêche que ces excès de sensibilité font frémir... » Mais combien étions-nous à ressentir ces choses comme je les ressentais ?

Et maintenant je fais aussi large que possible la part d'une certaine comédie larmoyante mise au point par des spécialistes et qui en connaissaient les ficelles ; ce qui demeure pourtant, c'est ce dont les versets du *Magnificat* continuent de déborder pour le vieil homme que l'enfant de 1896 est devenu : contre cette joie la vie criminelle s'est acharnée et n'en est pas venue à bout : « *Et exsultavit spiritus meus...* »

Les prières latines du matin m'ont entraîné très loin de mon propos, qui avait trait à ce printemps que je ne goûte que lorsqu'il n'est pas commencé ; car à peine y serai-je entré que je le sentirai atteint, blessé à mort, et qu'il ne sera déjà plus là. Jamais cliché n'aura mieux été accordé au réel que celui qui a toujours confondu la jeunesse de l'homme avec le printemps de l'année : dès qu'ils sont nés, ils se défont. Ils n'existent que dans ce qu'il faut bien appeler un déliement.

Le mythe de la jeunesse tient à cette idée d'un état stable, d'une puissance établie que l'on flatte et à qui il faut faire la cour. Mais vous n'avez pas fini votre encensement que c'est déjà un visage différent qui apparaît à travers la fumée et vous ne le reconnaissez pas. Si vous écrivez pour une génération, celle qui reçoit le texte ou le livre que vous lui destiniez est devenue une autre et ses mots de passe ont changé.

Cette minute dont je parlais, cet instant où Marcel Proust épiait, entre les rideaux mal joints, « le doigt levé du jour », donne assez bien l'idée de ce passage avant la dure clarté de la vie des adultes : clarté que les jeunes êtres, s'ils sont normaux, sont impatients d'atteindre. Les

êtres normaux... Mais qui n'est pas fou à la sortie du long hivernage de l'enfance, et à cette minute d'un aigre printemps à peine commencé ? Aujourd'hui, la folie collective du « twist » m'étonne moins que je ne le dis. Je n'étais pas moins fou, il me semble, mais seul témoin de ma folie...

★★

De printemps plus pourri, trempé de plus de boue, je n'en trouve pas dans mon souvenir. Ceux que nous nous rappelons, ce n'est d'ailleurs pas leur lumière ou leur pluie qui les ont rendus mémorables, mais des circonstances de nos vies, un bonheur ou un chagrin qu'ils nous avaient apporté avec leur brouillard ou avec leurs averses. Mais voilà bien des années que le printemps ne m'apporte plus rien quand il est sans lumière — et plus même de la tristesse : car je vis désormais au delà de cette tristesse-là, qui n'était au vrai que délectation.

Je devrais donc avoir moins de peine que dans ma jeunesse à entrer dans le Mystère pascal et, sans regarder la couleur du ciel, à revivre en esprit cette histoire très douloureuse que la liturgie commente en ce moment de l'année. Il n'en est rien et je n'y fus jamais si mal préparé qu'aujourd'hui. Peut-être parce que ces pensées me sont devenues familières et que je les ai mises à tous les jours : chaque messe à laquelle nous assistons nous invite à prendre part à la Cène, à la fraction du pain. L'Agneau de Dieu est offert à son Père sous notre regard : c'est le jeudi saint pour nous, chaque fois que nous communions.

De plus le renouveau de la liturgie, aujourd'hui, crée autour des jours saints une atmosphère très différente de celle qui les baignait durant mon enfance. Je ne reconnais rien de ce que j'aimais tant à l'époque où nous nous pressions autour des reposoirs et où nous courions de paroisse en paroisse comme pour un pieux carnaval. Je me sens obscurément déconcerté et déçu, alors que je devrais me

réjouir. Mais me débarrasserai-je jamais de cette sensibilité qui donne le change aux dévots de ma sorte et leur fait croire qu'ils sont chrétiens alors qu'il n'y a peut-être pas en eux une once de véritable amour, et pas même un grain de sénevė de foi.

C'est trop peu dire d'ailleurs que je ne suis aidé en rien par les cérémonies de l'Eglise, surtout à la campagne. Ce sont les sacrements qui m'aident, non ce qui les précède et qui les suit. Et alors que l'Eglise aujourd'hui attache avec raison tant de prix à la vie communautaire et qu'un tel effort y est tenté pour la promouvoir dans tant de paroisses, rien ne m'y porte, et je n'ai jamais trop de silence ni trop de solitude pour essayer de prier. Je suis presque toujours gêné par les autres, même quand je m'efforce de m'unir à eux. Il règne une telle disproportion, surtout à la campagne, entre les gestes, les chants, les paroles et le mystère qui s'accomplit que j'en demeure comme accablé.

Peut-être un moment vient-il dans toute vie chrétienne où rien ne subsiste plus que la rémission des péchés et que la réalité du Pain vivant. Cette réalité passe à travers la liturgie impeccable de Solesmes, ni mieux ni plus mal que sur un affreux autel couvert de lampes électriques dans une chapelle de province poussiéreuse et désertée.

Qu'il y ait un grand concours de peuple ou que quelques femmes soient prostrées dans une nef vide, c'est toujours la multiplication des pains, celle qui ne s'est plus jamais interrompue depuis le premier jeudi saint. Dans un monde où il demeure entendu pour tant d'hommes que Dieu est mort et qu'il n'y a plus de Dieu et que cela ne fait plus question, la fraction du pain est devenue plus fréquente, plus répandue, plus habituelle qu'aux époques dites de foi. Il aura suffi à l'Eglise d'assouplir les règles du jeûne sacramentel, de multiplier les messes tardives et les messes du soir pour que le jeudi saint se renouvelle chaque jour dans beaucoup de vies qui ne se soutiennent que grâce à cette fraction quotidienne du pain.

Quel mystère incompréhensible pour moi, chaque fois

(et ce matin encore) que je lis quelque chronique à la gloire du surréalisme, qu'une génération entière ait été attirée par ces ténèbres, par cette absurdité mécanique, par cette noire folie, alors qu'il s'est passé dans le monde, il y a près de deux mille ans, une histoire, magique elle aussi d'une certaine manière, et qui dépasse toutes les magies — une histoire qui constitue un cas unique : elle dure encore. Elle dure, elle témoigne dans des millions de vies de son efficacité. Il se passe quelque chose partout à la fois à la même heure, dans le monde entier. Et ce qui s'y passe, c'est ce qui a eu lieu, il y aura bientôt deux mille ans, un soir, dans la nuit du jeudi au vendredi.

Le christianisme n'est pas une philosophie, n'est pas un système, il n'est rien d'autre qu'une histoire : une histoire qui est arrivée, une histoire « pour de vrai » comme disent les enfants et qui dure encore. L'humanité est bien pareille à cet enfant que nous étions et à qui il ne coûtait rien d'entendre raconter toujours la même histoire. Et mieux il la connaissait et mieux il l'aimait. Et nous aussi, nous connaissons la Passion par cœur, mais nous la connaissons moins par le récit qui nous en est fait que par l'expérience que nous en avons et que nous en aurons eue, peut-être depuis la première trahison par le baiser jusqu'à l'heure qui sera notre heure à nous de nous étendre sur une certaine croix qui nous a été gardée et où nous rendrons l'esprit.

Une histoire magique, s'il en fut, et qui se trouve être vraie et qui se vérifie par son efficacité, nous en sommes tous témoins, nous qui en vivons. Et comment se peut-il qu'elle fasse horreur à ceux qui ont pourtant la passion du surréel, et donc que le surnaturel devrait attirer ? Ainsi tout se passe selon ce qui a été dit par le Christ lui-même à Nicodème : « Les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises. »

Il n'y a pas d'autre vérité qui ait été donnée aux hommes que celle-là ; mais c'est un insupportable mystère que

les surréalistes passent à côté, eux qui eussent été le mieux faits pour la comprendre et pour l'aimer. Ceux qui la méconnaissent et qui la haïssent le plus délibérément, leur haine et leur méconnaissance paraissent être à la mesure des possibilités qu'ils détenaient au départ pour aller du côté de la lumière...